

Cioran

Écartèlement

Gallimard

1979

<i>Les deux vérités.</i>	7
<i>L'amateur de Mémoires.</i>	21
<i>Après l'histoire.</i>	37 ←
<i>Urgence du pire.</i>	51
<i>Ébauches de vertige.</i>	67

Après l'histoire

La fin de l'histoire est inscrite dans ses commencements, — l'histoire, l'homme en proie au temps, portant les stigmates qui définissent à la fois le temps et l'homme.

Déséquilibre ininterrompu, être qui ne cesse de se disloquer, le temps est en soi un drame dont l'histoire représente l'épisode le plus marquant. Qu'est-elle au fond, sinon un déséquilibre elle aussi, une rapide, une intense dislocation du temps lui-même, une hâte vers un devenir où plus rien ne devient?

De même que les théologiens parlent à juste titre de notre époque comme d'une époque post-chrétienne, de même on parlera un jour de l'heur et du malheur de vivre en pleine post-histoire. On voudrait malgré tout connaître cette réussite crépusculaire où l'on échappera à la succession des générations et au déferlement des lendemains, et où, sur la ruine du temps historique, l'existence, enfin identique à elle-même, sera redevenue ce qu'elle était avant d'avoir tourné en histoire. Le temps historique est un temps si tendu qu'on voit mal comment il pourra ne pas éclater. A chacun de ses instants il donne l'impression qu'il est

sur le point de se rompre. Il se peut que l'accident sur-venue moins vite que nous ne l'espérons. Mais il est exclu qu'il n'ait pas lieu. Et c'est seulement ensuite, après qu'il se sera produit, que les bénéficiaires, que les jouisseurs de la post-histoire sauront de quoi l'histoire était faite. « Désormais il n'y aura plus d'événements! », s'écrieront-ils. Un chapitre, le plus curieux du déroulement cosmique, sera ainsi clos.

Il va de soi qu'un tel cri n'est concevable qu'à la faveur d'un désastre imparfait. Un succès complet entraînerait une simplification radicale, en fait la suppression de l'*avenir*. Rares sont les catastrophes sans faille : cela devrait rassurer les impatientes, les fébriles, les amateurs de grandes occasions, encore qu'en l'occurrence la résignation soit de rigueur. A tout le monde ne fut pas donné d'observer de près le Déluge. On imagine l'humeur de ceux qui, l'ayant pressenti, ne vécurent pas assez pour pouvoir y assister.

*

Pour freiner l'expansion d'un animal taré, l'urgence de fléaux artificiels qui remplaceraient avantageusement les naturels se fait sentir de plus en plus et séduit, à des degrés divers, tout le monde. La Fin gagne du terrain. On ne peut sortir dans la rue, regarder les gueules, échanger des propos, entendre un grondement quelconque, sans se dire que l'heure est proche, même si elle ne doit sonner que dans un siècle ou dix. Un air de dénouement rehausse le moindre geste, le spectacle le plus banal, l'incident le plus stupide, et il faut être rebelle à l'Inévitable pour ne pas s'en apercevoir.

*

Tant que l'histoire suit un cours à peu près normal, tout événement apparaît comme un caprice, comme une indiscretion du devenir; dès qu'elle change de cadence, le moindre prétexte prend l'ampleur d'un signe. Tout ce qui arrive alors équivaut à un symptôme, à un avertissement, à l'imminence d'une conclusion. Dans les époques indifférentes (autant dire dans l'absolu), l'événement, expression d'un présent qui se répète, qui se multiplie, comporte une signification en soi et semble ne pas se dérouler dans le temps; au contraire, dans les périodes où le devenir est synonyme de renouvellement funeste, il n'est rien qui n'évoque une marche vers l'inouï, une vision parente de celle du *Samyutta-Nikâya* : « Le monde entier est en flammes, le monde entier est enveloppé de nuages de fumée, le monde entier est dévoré par le feu, le monde entier tremble. » — Mâra, monstre sardonique, tient de ses dents et de ses griffes la roue de la naissance et de la mort, et son regard, dans telle figuration tibétaine, traduit bien cette convoitise, cette quête du mal, inconsciente dans la nature, à demi formulée chez l'homme, éclatante chez les dieux, — quête inassouissable, dont la manifestation, pernicieuse par excellence, demeure pour nous cette file interminable d'événements avec les idolâtries inhérentes. Seul le cauchemar de l'histoire nous laisse deviner le cauchemar de la transmigration. Avec une réserve cependant. Pour le bouddhiste, la pérégrination d'existence en existence est une terreur dont il veut se dégager; il s'y emploie de toutes ses forces, effrayé sincèrement par la calamité de renaître

et de remourir, qu'il ne songerait pas un instant à savourer en secret. Nulle connivence chez lui avec le malheur, avec les périls qui le guettent du dehors et surtout du dedans.

Nous autres, en revanche, nous pactisons avec ce qui nous menace, nous soignons nos anathèmes, sommes avides de ce qui nous broie, ne renoncerions pour rien à notre cauchemar à nous, auquel nous avons prêté autant de majuscules que nous avons connu d'illusions. Ces illusions se sont discréditées, comme les majuscules, mais le cauchemar reste, décapité et nu, et nous continuons à l'aimer parce qu'il est précisément à nous, et que nous ne voyons pas par quoi le remplacer. C'est comme si un aspirant au nirvâna, las de le poursuivre en vain, s'en détournait pour se rouler, pour s'enfoncer dans le samsâra, en complice de sa déchéance, à peu près comme nous le sommes de la nôtre.

*

L'homme fait l'histoire; à son tour l'histoire le défait. Il en est l'auteur et l'objet, l'agent et la victime. Il a cru jusqu'ici la maîtriser, il sait maintenant qu'elle lui échappe, qu'elle s'épanouit dans l'insoluble et l'intolérable : une épopée démente, dont l'aboutissement n'implique aucune idée de finalité. Comment lui assigner un but? Si elle en avait un, elle ne l'atteindrait qu'une fois parvenue à son terme. N'en tireraient avantage que les derniers rejetons, les survivants, les *restes*, eux seuls seraient comblés, profiteurs du nombre incalculable d'efforts et de tourments qu'aura connus le passé. Vision par trop grotesque et injuste. Si on veut à tout prix que l'histoire ait un sens, qu'on le cherche

dans la malédiction qui pèse sur elle, et nulle part ailleurs. L'individu isolé lui-même ne saurait en posséder un que dans la mesure où il participe de cette malédiction. Un génie malfaisant préside aux destinées de l'histoire. Elle n'a visiblement pas de but, mais elle est grevée d'une fatalité qui en tient lieu, et qui confère au devenir un simulacre de nécessité. C'est cette fatalité, et uniquement elle, qui permet de parler sans ridicule d'une logique de l'histoire, — et même d'une providence, d'une providence spéciale, il est vrai, suspecte au possible, dont les desseins sont moins impénétrables que ceux de l'autre, réputée bienfaitante, car elle fait en sorte que les civilisations dont elle régit la marche s'écartent toujours de leur direction originelle pour atteindre l'opposé de leurs visées, pour dégringoler avec une obstination et une méthode qui trahissent bien les agissements d'une puissance ténébreuse et ironique.

*

L'histoire n'en est qu'à ses débuts, pensent certains, oubliant qu'elle est un phénomène exceptionnel, nécessairement éphémère, un luxe, un intermède, un égarement... En la suscitant, en y investissant sa substance, l'homme s'est dépensé, amenuisé, affaibli. Tant que, évadé de ses origines, il en demeura néanmoins proche, il put durer sans danger; dès qu'il s'en détourna et se mit à les fuir, il entra dans une carrière forcément brève : quelques pauvres millénaires... L'histoire, son œuvre, devenue indépendante de lui, l'use et le dévore, et ne manquera pas de l'écraser. Et il succombera avec elle, débâcle ultime, juste punition de tant d'usurpations et de folies, surgies de la tentation du titanisme.

L'entreprise de Prométhée est compromise pour toujours. L'homme, ayant violé toutes les lois non écrites, les seules qui comptent, et franchi les frontières qui lui étaient assignées, s'est élevé trop haut pour ne pas exciter la jalousie des dieux, qui, décidés à le frapper, l'attendent maintenant au tournant. La consommation du processus historique est désormais inexorable, sans qu'on puisse dire pour autant si elle sera traînante ou fulgurante. Tout indique que l'humanité descend la pente, en dépit de ses réussites ou plutôt à cause d'elles. S'il est relativement aisé de marquer, pour une civilisation isolée, le moment de son apogée, il n'en va pas de même du processus historique dans son ensemble. Quel en fut le sommet? et où le situer, aux premiers siècles de la Grèce, de l'Inde ou de la Chine, ou à telle date en Occident? Impossible de trancher sans avancer des préférences trop personnelles. Il est en tout cas manifeste que l'homme a donné le meilleur de lui-même, et que si même on devait assister à l'émergence d'autres civilisations, elles ne vaudront sûrement pas les anciennes, ni même les modernes, sans compter qu'elles ne pourront pas se dérober à la contagion de la fin, devenue pour tous une manière d'obligation et de programme. Depuis la préhistoire jusqu'à nous, et de nous à la post-histoire, tel est le chemin vers un gigantesque fiasco, préparé et annoncé par toutes les époques, y compris celles d'apogée. Il n'est pas jusqu'aux utopistes qui n'assimilent le devenir à un échec, puisqu'ils inventent un règne censé échapper au devenir justement : leur vision est celle d'un *autre* temps dans le temps..., quelque chose comme un échec inépuisable, inentamé par la temporalité et supérieur à elle. Mais l'histoire, dont Ahriman est le patron, piétine ces diva-

gations et répugne à envisager la possibilité d'un paradis, même raté, — ce qui enlève aux utopies leur objet et leur raison d'être. Cette notion de paradis, il est révélateur qu'on s'y heurte dès qu'on veut appréhender l'histoire dans sa nature propre. C'est qu'on ne peut en saisir l'originalité sans se rapporter à son antipode, l'histoire apparaissant comme une négation graduelle, comme un éloignement progressif d'un état premier, d'un miracle initial, tout ensemble conventionnel et envoûtant : du *kitsch* à base de nostalgie... Quand cette progression vers la fin sera achevée, l'histoire aura atteint son « but » : elle ne conservera plus rien en elle qui puisse rappeler son point de départ, dont il importe peu qu'il ne soit qu'une fable. Le paradis, imaginable à la rigueur dans le passé, ne l'est pas du tout dans le futur : le fait néanmoins qu'il ait été placé *avant* l'histoire jette sur celle-ci des clartés dévastatrices, qui font qu'on s'interroge s'il n'eût pas mieux valu qu'elle restât à l'état de menace, de pure virtualité.

*

Il est moins urgent de sonder « l'avenir », objet d'épouvante sans plus, que la *fin*, ce qui viendra après... « l'avenir », quand le temps historique, coextensif à l'entreprise humaine, ayant cessé, cessera par là même la procession des nations et des empires. Soulagé du fardeau de l'histoire, l'homme, au comble de l'épuisement, une fois qu'il aura abdiqué sa singularité, ne disposera plus que d'une conscience vide sans rien qui puisse la remplir : un troglodyte désabusé, un troglodyte revenu de tout. Renouera-t-il avec ses lointains ancêtres, la post-histoire se présentera-t-elle comme une

version aggravée de la préhistoire? Et comment fixer la physionomie de ce survivant, que le cataclysme aura rapproché des cavernes? Que fera-t-il face à ces deux extrêmes, face à cet intervalle qui les sépare, où fut élaboré un héritage qu'il refuse? Dégagé de toutes les valeurs, de toutes les fictions qui eurent cours durant ce laps de temps, il ne pourra ni ne voudra, dans sa décrépitude lucide, en inventer de nouvelles. Et c'est ainsi que le jeu qui avait jusque-là réglé la succession des civilisations sera terminé.

*

Après tant de conquêtes et de performances de toute sorte, l'homme commence à se démoder. Il ne mérite encore intérêt que dans la mesure où il est traqué et coincé, où il s'enlise de plus en plus. S'il continue, c'est parce qu'il n'a pas la force de capituler, de suspendre sa désertion *en avant* (l'histoire étant cela, et rien d'autre), parce qu'il a acquis un automatisme dans le déclin. On ne saura jamais exactement ce qui s'est brisé en lui, mais la brisure est là. Elle était là depuis le départ, pourrait-on alléguer. Sans doute, mais à peine esquissée, et lui, encore vigoureux, s'en accommodait bien. Elle n'était pas cette cassure béante, issue d'un long travail d'autodestruction, spécialité d'un animal subversif, qui, ayant pendant si longtemps tout sapé, devait finir par se saper lui-même. Subversion de ses fondements (ce à quoi aboutit toute *analyse*, psychologique ou autre), de son « moi », de son état de sujet, ses rébellions camouflant les coups qu'il dirige contre soi. Ce qui est certain, c'est qu'il est atteint dans son tréfonds, qu'il est pourri aux racines. On ne se sent d'ailleurs vraiment homme

que lorsqu'on prend conscience de cette pourriture essentielle, recouverte en partie jusqu'ici, mais de plus en plus perceptible depuis que l'homme a exploré et fait sauter ses propres secrets. A force de devenir transparent à lui-même, il ne pourra plus rien entreprendre, plus rien « créer », et ce sera le tarissement par défaut d'aveuglement, par extermination de la naïveté. Où trouvera-t-il encore assez d'énergie pour persévérer dans une œuvre qui exige un minimum de fraîcheur et d'obnubilation? S'il lui arrive parfois de se leurrer sur lui-même, il ne se leurre plus du tout sur l'aventure humaine. Quelle ineptie de soutenir qu'il ne fait que commencer! En réalité, épave presque surnaturelle, il va vers une condition limite : un sage *rongé* par la sagesse... Il est pourri, oui, il est gangrené, et nous le sommes tous. Nous avançons en masse vers une confusion sans analogue, nous nous dresserons les uns contre les autres comme des minus convulsifs, comme des fantoches hallucinés, parce que, tout étant devenu impossible et irrespirable pour tous, plus personne ne daignera vivre, si ce n'est pour liquider et se liquider. L'unique frénésie dont nous soyons encore capables est la frénésie de la fin. Viendra ensuite une forme suprême de stagnation, quand, les rôles joués, la scène abandonnée, nous pourrons à loisir remâcher l'épilogue.

*

Ce qui dégoûte de l'histoire, c'est de penser que, suivant un mot connu, ce qu'on voit aujourd'hui sera de l'histoire un jour... On ne devrait faire aucun cas de ce qui se passe, de ce qui arrive, et c'est témoigner d'un certain dérangement que de ne pouvoir y parvenir.

Mais si on s'arme de mépris, comment animer quoi que ce soit? L'historien véritable, écorché qui porte le masque de l'objectivité, souffre et s'évertue à souffrir, et c'est pourquoi il est si présent dans ses récits ou ses formules. Loin de regarder de haut les horreurs qu'il a décrites, Tacite s'y est vautré, et, accusateur fasciné, les a magnifiées à plaisir. Irrassasié d'anomalie, il s'ennuie dès que diminuent l'injustice et le crime. Il connaissait, comme plus tard Saint-Simon, la volupté de l'indignation, les jouissances de la rage. Hume le tenait pour l'esprit le plus profond de l'Antiquité, — mettons le plus vivant, le plus près de nous aussi par la qualité de son masochisme, vice ou don indispensable à quiconque se penche sur les affaires humaines, qu'il s'agisse d'un fait divers ou du Jugement dernier.

*

Que l'on examine avec soin le moindre événement : dans le meilleur des cas, les éléments positifs et négatifs qui y entrent s'équilibrent; d'ordinaire les négatifs y prédominent. Autant dire qu'il eût été préférable qu'il n'eût pas lieu. Nous aurions été ainsi dispensés d'y prendre part et de le subir. A quoi bon *ajouter* quoi que ce soit à ce qui est ou semble être? L'histoire, odyssee inutile, n'a pas d'excuse, et parfois on est tenté d'incriminer l'art lui-même, si impérieux que soit le besoin dont il émane. Produire est accessoire; ce qui importe, c'est puiser en son propre fonds, être soi-même d'une façon totale, sans s'abaisser à aucune forme d'expression. Avoir bâti des cathédrales relève de la même erreur qu'avoir livré de grandes batailles. Il valait mieux

essayer de vivre en profondeur que de traverser les siècles en quête d'une faillite.

Décidément, il n'y a pas de salut par l'histoire. Nullement notre dimension fondamentale, elle n'est que l'apothéose des apparences. Se pourra-t-il qu'une fois abolie notre carrière extérieure, nous retrouvions notre nature propre? L'homme post-historique, être entièrement vacant, sera-t-il apte à rejoindre en soi-même l'intemporel, c'est-à-dire tout ce qui a été étouffé en nous par l'histoire? Comptent uniquement nos instants qu'elle n'a pas contaminés. Les seuls êtres à même de s'entendre, de communier vraiment entre eux, sont ceux qui s'ouvrent à ce genre d'instant. Les époques travaillées par l'interrogation métaphysique demeurent les moments culminants, les vrais sommets du passé. De ce qui ne peut pas être saisi n'approchent que les exploits intérieurs, eux seuls y accèdent, ne serait-ce que l'espace d'une seconde, laquelle pèse plus lourd que tout le reste, que le temps même.

« Ce fut à Rome, le 15 octobre 1764, qu'étant assis et rêvant au milieu des ruines du Capitole, tandis que des moines déchaussés chantaient vêpres dans le temple de Jupiter, je me sentis frappé pour la première fois de l'idée d'écrire l'histoire de la décadence et de la chute de cette ville. »

Les empires finissent soit par désagrégation, soit par catastrophe, soit par la conjonction des deux. Le même choix s'offre à l'humanité en général. Représentons-nous un futur Gibbon, méditant sur ce qu'elle fut, si tant est qu'il y ait encore quelque historien au bout non d'un cycle mais de tous. Comment s'y prendrait-il pour décrire nos excès, nos disponibilités démoniaques, source de notre dynamisme, lui qui ne sera entouré que

d'êtres adonnés à une sainte inertie, venus au terme d'un processus de détérioration sans nom, affranchis pour toujours de la manie de s'affirmer, de laisser des traces, de marquer son passage ici-bas? Comprendrait-il notre incapacité d'élaborer une vision statique du monde et de nous y conformer, de nous émanciper de l'idée et de l'obsession de l'acte? Ce qui nous perd, non, ce qui nous a perdus, c'est la soif d'un destin, de n'importe quel destin; et cette infirmité, clef du devenir historique, si elle nous a ruinés, si elle nous a réduits à néant, nous aura en même temps sauvés, en nous donnant le goût de l'effondrement, le désir d'un événement qui surpasserait tous les événements, d'une peur qui surpasserait toutes les peurs. La catastrophe étant la seule solution, et la post-histoire, dans l'hypothèse qu'elle puisse y succéder, l'unique issue, l'unique chance, — il est légitime de se demander si l'humanité telle qu'elle est n'aurait pas intérêt à s'effacer maintenant plutôt que de s'exténuer et s'avachir dans l'attente, en s'exposant à une ère d'agonie, où elle risquerait de perdre toute ambition, même celle de disparaître.

Urgence du pire